

Abandonner (Prière II)

René Lapierre

Volume 36, numéro 6 (222), décembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32366ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1995). Abandonner (Prière II). *Liberté*, 36(6), 108–117.

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

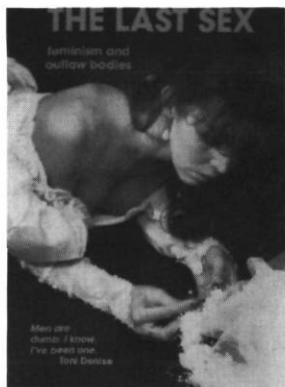
ABANDONNER (Prière II)*

Sex is fucking, everything else is gender.

Kate Bornstein

Aimer, essayer de n'avoir jamais raison.

Georg Lukacs



Editors
ARTHUR AND MARILUISE KROKER
CulturaTexts

La photo, un peu morose, montre une jeune femme en robe de mariée. Allongée sur un lit, elle contemple d'un air absent son voile blanc: la mousseline, le verre nacré des perles, le motif de dentelle.

Sa robe de satin, au décolleté très ample, dégage les épaules et le haut de ses seins. Ses cheveux noirs et longs forment une lourde cascade qui souligne la pâleur du teint, la finesse du nez; ses lèvres

* Cette chronique, de même que celle des deux numéros à venir, se situe dans le prolongement de deux articles publiés précédemment: « Le philosophe punk », *Liberté* n° 217 et « Prière », *Liberté* n° 216.

surtout retiennent l'attention. Elles expriment indifféremment quelque chose de très sensuel et très mélancolique, un tendre murmure adressé au néant.

Au bas de la photo, en italiques roses sur le fond noir du drap, cette légende: *Men are dumb. I know, I've been one.* — Toni Denise.

*

Que s'est-il donc passé? Que montre donc cette photo, qui ne saurait être montré? Que dit-elle qui ne saurait être déjà là dans le langage, sous les mots? Difficile de répondre. Loin d'être irrecevable (ou de proposer dans la transversion du sexuel quelque chose d'inacceptable), l'image met au contraire en œuvre un puissant élément de séduction, un *trouble* du désir qui rend informulable son objet, imprononçable son terme. Elle porte si fortement atteinte aux frontières du genre, du soi et de l'autre, qu'elle laisse interdit; plus encore, elle oppose le corps à la langue et dispose sur lui les signes inédits d'une autre voix:

Against the ordinary language: the language of the body.

(...) In order to examine such a language, a language game which resists ordinary language or language whose tendency is to generate syntax or to make meanings proliferate, I must use an indirect route.

In [one] of his books, Elias Canetti begins talking from and about that geography that is without verbal language:

(...)

A dream: a man who unlearns the world's languages until nowhere on earth does he understand what people are saying.

(Kathy Acker, *The Last Sex: Feminism and outlaw bodies*)

Dans cette *langue contre* je ne désire plus l'autre, ou plus exactement je ne veux plus de moi dans ce désir ; je ne vais plus vers autrui, je ne me porte plus à sa rencontre mais je me transforme en lui, en elle. Je m'altère de la façon la plus radicale et la plus irréversible, consentant à oblitérer sous l'inédit de ma différence tout signe de ce que je ne suis désespérément pas.

Desaparecidos speak. They are disappeared for their words. Their words weigh on their necks as concrete blocks and chains. It's not only the East River in which the dissapeared re-appear.

(Dianne Rothleder, « Disappearing », *The Last Sex*)

Ce corps écrit (récrit) de la transversion porte ainsi le signe d'un Tout-Autre qui ne reviendra plus jamais au Même ; qui me permet d'ordonner ce à quoi le corps et le sens ont jusque-là failli, et de reformuler en dehors du langage et de la Loi (génétique, sociale, politique) le contre-ordre de mon être advenu. Réalisation d'un vœu qui est à la fois un exaucement (une métamorphose, comme dans un conte de fées) et un renoncement (une pauvreté, comme dans un ordre monastique). Ordonner relève en effet, d'une façon singulière, du pouvoir et de la forme ; et ce qui donne sa forme à l'univers — équilibre des lois, mouvements des corps et des atomes — rassemble sous un même étymon les mots cosmique et cosmétique, *cosmos* et *cosmè*. J'ordonne ainsi sur mon

visage et mon corps mêmes le geste de mon effacement et de ma résurgence, dans une signature du sexuel qui est aussi la forme la plus résolue de son abolition :

SHANNON: *Do you miss your penis?*

KATE: *No, not at all (...) What they do for a male-to-female sex change is to cut the penis open, scrape out the inside and turn it inside out so that the outside of my penis is now the walls of my vagina. The head of my penis is now my cervix. You have more sensation in your clitoris than I do because mine is reconstructed from my perineum. It has lots of nerves and is fine, but yours is more sensitive. (...) What I have is a cul-de-sac which just goes so far. I still have a form of ejaculation from the Cowper's glands. It comes out of my urethra.*

(Shannon Bell, « Kate Bornstein: a transgender transsexual postmodern Tiresias », *The Last Sex*)

L'envers et l'endroit n'ont donc plus cours, ne signifient plus rien : « *I went from being male to not-male, to female, and now to not-female* » — Kate Bornstein. Ou plus exactement ils échappent aux prescriptions du sens et tendent d'abord au *radicalement genre* pour finalement parvenir au radical déni du genre. (Il faudrait peut-être même dire au *dégénérique*, si la politique de la langue n'associait pas irréductiblement l'estompement des genres à la dégénérescence des formes et des valeurs.)

Généralement, du reste, la politique de la langue ne perçoit qu'en termes très sommaires le rapport aux genres (*Boys will be boys; Girls will be girls*), dont toute la profondeur se ramène alors à une prescription que nous nous trouvons sommés d'exécuter sur-le-champ, à n'importe quel coût. Rapport de la beauté au prix, à

l'argent et au pouvoir qui se trouve dès lors régi par des impératifs de mode, celle-ci rappelant de toutes les manières qu'il faut souffrir pour être belle, et que le ridicule ne tue pas du moment qu'il se voit cautionné par la dépense — par le titre onéreux de tout acte visant à confirmer le sujet dans une dette quelconque à l'égard du moi, du désir et du sens. (« Vous êtes un livre inachevé. Une œuvre en cours » — NEC Versa ; « La beauté ne séduit que si elle se confond au désir » — Cadillac Seville STS.) Tout récemment encore, la compagnie Toshiba vantait la qualité de ses micro-ordinateurs en comparant leur résistance à l'héroïsme d'une cover-girl :

SUPERMODELS GO THROUGH TORTURE TO GET ON THE COVER OF A MAGAZINE. WHY SHOULD A TOSHIBA NOTEBOOK BE ANY DIFFERENT ?

(Our Toshiba notebook looks better than Cindy Crawford, when you consider what it's been through. It was judged the winner of PC Computing's torture test.)

Il était parfaitement normal, dans de telles conditions, que le langage de la publicité finisse par avoir recours à un nouvel ordre des représentations du moi. Après avoir longuement considéré le consommateur comme le destinataire passif de la promotion des besoins et de la mise en circulation des biens (« Il vous faut absolument ceci ; Vous ne pouvez plus vous passer de cela »), les insistances du marketing tendent maintenant à restaurer dans un nouvel héroïsme le geste de la consommation. Pour y parvenir elles affectent de comprendre et même de partager le poids des responsabilités qui vous assaillent, énonçant par là le principe d'une solidarité haut-de-gamme compatible

avec le portefeuille et le système de valeurs des propriétaires de téléphones cellulaires. (« Les gens importants ont des privilèges... » — Décor 2000 ; « *Impress yourself* » — Acura ; « *Feel inventive* » — Ikea.) Elles feignent ainsi de penser avec vous au lieu de dépenser à votre place (« *You know you're a good manager. How do you rate as a leader?* » — *Fortune* magazine, Video seminars), et poussent en fin de compte le raffinement de la chose jusqu'à vous faire dé-penser purement et simplement. Transformation de la dépendance en grandeur (« On est tous ego », comme le rappelle opportunément la devise d'un fabricant de vêtements) et parfois même de la réclame en contre-réclame : « Cette voiture n'épatera que son propriétaire » ; « Fumer peut vous tuer ».

Les ultimes effets d'une telle conversion stratégique sont certes difficiles à apprécier, mais il semble bien qu'ils impliquent quelque chose d'important sous l'angle du rapport à soi et de la perception du propre de soi-même. Comme si la structure profonde de l'identité, jadis élaborée en deçà du seuil de l'intériorité (for intérieur, quant-à-soi, âme et conscience), cherchait désormais à se déplacer au-delà de ce seuil, dans un espace non plus réflexif mais projectif : capable de retourner le moi dans une pure transposition, une pure *image* du sujet. Ce dehors/dedans ne rappelle pas seulement l'inversion du sexe de Kate (« *scrape out the inside and turn it inside out so that the outside of my penis is now the walls of my vagina* »), mais encore la métamorphose de Toni Denise, et à travers elle le retournement du langage en non-langage, en déconstruction du genre et du Sens.

Neither male (physically) nor female (genetically) nor their simple reversal, but something else: a virtual sex floating in an elliptical orbit around the planet of

gender that it has left behind, finally free of the powerful gravitational pull of the binary signs of the male/female antinomies in the crowded earth scene of gender.

Indeed, we (...) cut, blur, disturb, crash and tear the great binary divisions marking the territorial codes of gender cult. Not really to be female on the outside and male on the inside or the reverse (...), but to achieve a more indeterminate state: female, yet male, organisms occupying an ironic, ambivalent and paradoxical state of sexual identity. To be androgen insensitives floating in the nowhere land of sexual identity.

(Marilouise Kroker, Arthur Kroker, *The Last Sex*)

Que suis-je donc, dès lors, que je ne pourrais devenir ? Que me manque-t-il encore, qui m'accorderait d'échapper à l'imposition de moi-même ? Double désespoir de ce que je demeure et de ce que je ne suis plus, et qui d'un même élan s'agite au-delà comme en deçà de mon être. Si bien que l'expression de mon désir finit par épouser l'expression de ma terreur, et m'amène à prononcer devant le monde ce mot précis qui dans une installation de Jenny Holtzer (San Francisco, Quartier portuaire, 1987) traduit mon plus entier désarroi : *Protect me from what I want.*

Imploration panique. Prière en moi de ce qui refuse d'être traduit, parlé, et rêve cependant toujours d'être entendu. Supplication de ce qui ne veut plus dépendre du langage, des mots-objets dont le désir s'affiche en travers du corps, le raturant, le récrivant suivant un mode précis de mise à mal : exhibition de la torture, du tort de soi récupéré et glorifié par la consommation-spectacle, l'endurance héroïque de ceux qui meurent éternellement d'envie.

Protect me from what I want: glorification de l'objet et héroïsation de la victime. (Idéalisation d'abord, et réduction ensuite ; fracture du moi et dissémination de l'autre, de plus en plus inaccessible, de plus en plus nécessaire et de plus en plus dérobé.) Le génie de la publicité, par le biais d'une entreprise de dramatisation et d'érotisation du geste consommateur, me représente bel et bien parcellisé, atomisé au sein des objets les plus étrangers à moi-même, et les plus familiers pourtant au regard de mon angoisse : objets du langage et du sens que je dois sans cesse reconduire aux limites du langage et du sens pour entendre autre chose, pour entendre autrement. Percevoir le vivant, le sensible, en dehors du principe de possession. Concevoir la beauté plus simplement, plus pauvrement que dans l'exhibition du manque, dans l'effrayant délire de ce qui chaque jour m'est arraché pour m'être rebrandi, revendu, revampé dans le remembrement du corps imaginaire et de la réalité virtuelle, de l'inhumanité de tout désir auquel on me contraint : « *men lusting, really unself-consciously, after their own genetic code in the outward guise of women's bodies* » (M. et A. Kroker).

Protect me from what I want. Protégez-moi de ce qui veut sans cesse, de ce qui veut tout seul. Protégez-moi de ce qui est à moi, de ce qui est à vous, de ce qui est sans l'autre. Protégez-moi de nous, enfin, de ma repossession ou de la vôtre, notre dévoration-spectacle, notre obscénité d'objets. Mes pires cauchemars ne seront jamais que les fantasmes de l'argent et du pouvoir, les rêves affolés de mon être mis à prix, l'imagination et la morale venues le plus crûment du sexe et de l'argent. L'un et l'autre se rejoignent dans la chamade, dans un délire d'objets, sur une scène pornographique qui mime le désir et pousse la consommation jusqu'à faire d'elle une dévoration. *Porno* ne désigne pas d'abord le sexe

mais l'argent (de *pernèmi*, vendre); elle n'est pas tant une violence qu'un envoûtement, un hypnotisme. Il lui arrive toutefois d'être violente, de mimer la violence même de notre sujétion; elle ne montre pourtant là qu'un désespoir de l'objet réduit au prix. Loi et ordre du désir enclos, et des objets assignés.

Nous reste-t-il une issue ? Dans l'abandon peut-être. Abandonner n'est pas une lâcheté mais une constance, un consentement. « *What I have is a cul-de-sac which just goes so far. I still have a form of ejaculation from the Cowper's glands. It comes out of my urethra.* » Par ce consentement je choisis de ne pas me conformer à la règle, de ne pas me rendre.

Anayna confesses: « I honestly never believed I was a man. I don't think I ever believed I was a woman. Right now, I don't think I am one or the other ». Then there is Dean, a pre-op female-to-male, who at this point of surgery decides to stick with her pussy: « Fuck the penis — who needs it ? »

(Shannon Bell, « Kate Bornstein (...) », *The Last Sex*)

Abandonner indiquerait un lieu, une éclaircie. « À ban donner, laisser aller au ban. Mettre, laisser à bandon : au pouvoir de quelqu'un » (J. Picoche, *Dictionnaire étymologique du français*). L'étymologie du terme implique bel et bien une instance de pouvoir, mais elle élude dans son rapport à elle tout exercice de résistance, toute opposition qui redonnerait à ce pouvoir une raison d'être, un sens et une autorité. Cela n'importe guère, cela n'importe plus : une chose ou son contraire revenant au même je choisis plutôt de m'abstenir. Je laisse aller, redevenant libre peu à peu de tout ce dont on m'a chargé. Loin de refuser j'accepte tout, et je

reviens au Commencement. *Le Seigneur m'a tout donné, dit Job, le Seigneur m'a tout repris.*

Je cesse enfin de vouloir, je cesse de prendre et de retenir, je cesse de manger. Je *cesse même de refuser* tout cela. Anorexie du geste : je ne refuse pas de manger, je cesse d'avoir faim. Je cesse d'avoir mal, aussi bien ; ou mieux encore je cesse de combattre ce qui fait mal, je cesse de lui redonner prise. J'abandonne la lutte.

Beauté du corps perdu, du sens désécrié, et fruit ouvert de mon inconnaissance.

Que son saint Nom soit béni.

*